

5 clés pour
comprendre



PASCAL

Félix MARTINEZ



ellipses

Introduction

Blaise Pascal était un homme discret, qui ne cherchait pas la notoriété, a peu publié de son vivant et dont la vie est surtout marquée par la maladie et la retraite. Les détails que nous connaissons sur lui nous ont été transmis par sa sœur aînée, Gilberte Périer, qui a écrit une *Vie de M. Pascal* dans laquelle elle dépeint son frère sous les traits d'un intellectuel rigoureux et d'un chrétien exemplaire. Cette source, bien qu'utile, est à utiliser avec précaution : elle nous dévoile un Pascal qui, comme dans ses lettres, se consacre à l'étude et à la religion et dont l'intelligence s'est révélée dès le plus jeune âge. Homme de son temps, proche de Port-Royal, en contact avec les cercles intellectuels de son époque, scientifique qui a contribué aux progrès des mathématiques et de la physique moderne, nous ne pouvons bien comprendre la vie de Pascal qu'en la situant dans le bouillonnement intellectuel de son époque, auquel il a contribué par son insatiable curiosité et ses travaux.

Dans cette introduction, nous proposons au lecteur de suivre chronologiquement la vie qu'a menée cet auteur afin, peut-être, qu'en se familiarisant avec la personne qu'il a été, le lecteur en saisisse mieux la pensée.

1. La formation de Blaise Pascal (1623-1646)

Blaise Pascal naît à Clermont le 19 juin 1623 au sein d'une famille bourgeoise installée depuis longtemps en Auvergne. Il a deux sœurs, une aînée, Gilberte, née le 1^{er} janvier 1620 et une cadette, Jacqueline, née le 5 octobre 1625, qui se fera connaître pour ses talents précoces de poète¹ avant d'entrer dans les ordres. Sa mère, Antoinette Begon, connue pour sa piété, meurt en juin 1626. Veuf, Étienne Pascal, alors second président de la cour des aides, se résout à vendre sa charge à son frère afin de s'assurer une rente durable et s'occupe intégralement de l'éducation de ses enfants. En 1631, la famille déménage à Paris.

1. À l'âge de 12 ans, elle joue une pièce pour Richelieu et, à Rouen, elle se fait remarquer par Pierre Corneille qui l'encourage à poursuivre sa carrière littéraire.

Contrairement à Descartes, qui raconte dans le *Discours de la méthode* l'éducation classique qu'il a reçue au collège des jésuites de La Flèche, Blaise Pascal et ses sœurs sont instruits par leur père seulement. Scientifique passionné et mathématicien reconnu, ami des physiciens Roberval et Mersenne, Étienne Pascal est proche des milieux intellectuels de son époque et bâtit un plan d'étude très précis pour ses enfants, fondé d'abord sur la grammaire, les langues - latin et grec en particulier, et seulement après sur les sciences mathématiques et la géométrie. Pourtant, ce projet va être contrarié : un jour, Étienne trouve son fils, âgé de 12 ans, traçant des figures géométriques à même le sol, avec un bout de charbon, en train de démontrer la 32^e proposition d'Euclide¹ grâce à des axiomes et définitions qu'il avait lui-même établis, alors qu'on ne lui avait jamais rien enseigné à ce sujet. S'apercevant des dispositions extraordinaires de son fils, il va l'introduire auprès de ses amis scientifiques et c'est dans ce contexte qu'il va s'initier aux travaux de l'esprit comme aux polémiques.

En 1639, alors âgé de seize ans, Blaise écrit un *Essai pour les coniques* sous l'influence du mathématicien Girard Desargues, pour lequel il avait la plus douce admiration. Peu soucieux de sa réputation, il refuse de le publier. Un exemplaire fut envoyé à Descartes qui, conformément à ses principes philosophiques, ne s'en émerveilla pas, y voyant surtout la trace de Desargues : les enfants ont des esprits « pleins d'erreurs »² et sont incapables à employer convenablement la raison. Plus tard, l'exemplaire parviendra à Leibniz, dont la réaction sera plus enthousiaste et qui témoignera de son admiration dans une lettre³.

Pris dans des troubles financiers, après s'être soulevé contre Richelieu en raison des rentes qu'il ne percevait plus, Étienne Pascal est tout près de se faire embastiller. Grâce à ses relations, il y échappe, mais doit accepter une mission difficile de collecteur d'impôts en Normandie, alors que la région est encore touchée par la révolte des Nu-Pieds. La famille déménage à Rouen en 1640 et la ville offre la même effervescence culturelle que Paris. Jacqueline y rencontre le dramaturge Corneille ; Gilberte épouse Florin Périer en 1641 et part vivre avec lui

1. C'est la proposition selon laquelle : « La somme des angles d'un triangle est égal à deux droits ».

2. Descartes, *Principes de la philosophie*, I, 72.

3. Leibniz, *Lettre du 30 août 1676* à Étienne Périer, le neveu de Blaise Pascal.

à Clermont ; Blaise, quant à lui, crée entre 1642 et 1644 la pascaline, machine à calculer qui permet à son père de remplir efficacement son office. S'il y avait déjà eu des outils arithmétiques de ce genre, l'ingéniosité de Pascal était d'en avoir créé un qui permettait d'additionner et de soustraire en conservant les retenues. Toutefois, cette création ne fut jamais un succès commercial, bien que Pascal eût pourvu de bonne heure à s'en réserver tous les droits¹, car elle était trop compliquée à produire. Une vingtaine d'exemplaires seront réalisés, l'un d'entre eux sera notamment offert en juin 1652 à la reine Christine de Suède.

C'est aussi à Rouen, en 1646, que Pascal connaît ce qu'on appelle sa « première conversion ». Il faut entendre ce terme dans son acception spirituelle : bien qu'il n'ait jamais été athée, Blaise Pascal va renouveler intérieurement sa foi et s'y consacrer avec plus de ferveur. Alors que son père se démet la cuisse après une chute, il est soigné par des jansénistes proches de Port-Royal, qui restent quelques mois à loger chez eux pour s'assurer qu'il recouvre la santé. Ils leur font découvrir la *Théologie familière* de Saint-Cyran et d'autres ouvrages de piété qui exercent une profonde influence sur Blaise Pascal, au point que, renonçant au monde et à ses compromissions, entraînant sa sœur et son père avec lui, tous se tournent vers l'étude des Écritures et sentent la nécessité impérieuse de révéler Dieu et d'œuvrer à leur Salut. Cette nouvelle vocation, pleine d'une ferveur nouvelle, est très visible dans l'affaire qui oppose Pascal et deux de ses amis à un certain Jacques Forton, dit Saint-Ange. Ce religieux professe un christianisme pour le moins singulier, affirmant que la raison humaine, sans le secours de la foi, peut pénétrer tous les mystères de la religion, reléguant la foi au rôle d'un simple soutien pour les esprits faibles. De cette thèse, il tire des conclusions hérétiques, telles que l'idée que le corps du Christ n'est pas issu du sang de la Vierge, mais créé de toutes pièces par Dieu. Pascal s'emploie à le raisonner, mais l'homme est tenace. Bouillonnant, vif comme à son habitude, Pascal profite de sa bonne réputation familiale pour en avertir les hautes autorités ecclésiastiques. Le but de Pascal n'est certes pas de nuire à cet homme, mais de l'écarter d'un privilège hiérarchique qui le mettrait à un rôle trop influent, ce qui risquerait de

1. Un acte du 22 mai 1649 lui accorde tout privilège de commercialisation et de diffusion sur sa création.

propager son discours au détriment de la Vérité. Il finit par obtenir une rétractation publique de cet homme grâce à l'archevêque de Rouen qui s'est résolu à intercéder en sa faveur.

2. Le début de carrière intellectuelle (1646-1655)

Cette première conversion n'a pas détourné Pascal de ses travaux scientifiques. En août 1646 passe chez les Pascal un certain Pierre Petit qui leur rapporte l'expérience de Torricelli : si l'on immerge un tube de « vif-argent »¹ dans une cuve du même liquide, on s'aperçoit que la colonne descend à une certaine hauteur (76 cm) sans se vider complètement et laissant au sommet du tube un espace vide. Contre l'autorité d'Aristote et des Pères jésuites, le scientifique italien affirme qu'il tient la preuve de l'existence du vide et fait l'hypothèse que ce phénomène est dû à l'équilibre qui se crée entre la poussée de l'air sur la cuve et la pesanteur du mercure qui essaie de descendre. Les verriers de Rouen, très réputés, permettent aux Pascal et à M. Petit de reproduire l'expérience et d'observer par eux-mêmes les résultats, lesquels sont conformes aux conclusions de Torricelli. Néanmoins, Pascal a besoin, pour se prononcer définitivement sur l'épineuse question du vide, de multiplier les expérimentations en faisant varier tous les paramètres : le liquide utilisé, sa quantité, la taille des tubes, etc. Ce travail spectaculaire fait connaître Pascal dans le milieu des savants et, alors que la famille retourne à Paris pour soigner Pascal qui est tombé gravement malade², il reçoit la visite de Descartes les 23 et 24 septembre 1647 qui souhaite s'entretenir avec lui de ses avancées en physique. L'incompréhension entre les deux est totale : alors que Descartes pense que Pascal a isolé, au sommet de ses tubes, de la matière subtile, cette supposition passe pour absurde aux yeux de l'autre. En 1648, grâce à l'expérience du Puy-de-Dôme, dont il laisse l'exécution à son beau-frère (Florin Périer) et à ses propres observations depuis la tour Saint-Jacques, Pascal conclut que si la colonne de vif-argent est moindre à une certaine hauteur, cela est dû à une diminution de la pesanteur de l'air en altitude,

1. Nom que l'on donnait au mercure à cette époque.

2. Même si Gilberte note dans la *Vie de M. Pascal* [20] que « depuis l'âge de dix-huit ans, il n'avait pas passé un jour sans douleur », cet épisode se démarque par une gravité particulière et il est alité et très affaibli lorsqu'il reçoit Descartes.

ce qui entraîne aussi une baisse de la pression. Il vient de démontrer l'existence de la pression atmosphérique. Il publie, à cette occasion, son premier véritable livre intitulé *Expériences nouvelles touchant le vide*, lequel va l'engager dans de nombreuses controverses et prouver son talent de polémiste. Le Père Noël, un professeur jésuite réputé, recteur du collège de Clermont¹, conteste ses conclusions et prétend, comme Descartes, que le vide observé n'en est pas réellement un : ce ne serait que de l'air entré dans les pores du tube. Pascal lui donne une leçon de méthode scientifique et se permet de lui apprendre la distinction entre des présuppositions (le vide n'existerait pas car Aristote l'a affirmé en son temps) et des déductions (le vide existe s'il est démontré par une expérience décisive). Plus tard, en 1651, mécontents de leurs insuccès, les jésuites accusent « certaines personnes », sans préciser nommément lesquelles, de s'attribuer le crédit des expériences de Torricelli. Pascal, redoutant pour son honneur, réagit avec véhémence pour défendre son bon droit dans une lettre à M. de Ribeyre, alors président de la cour des aides de Clermont-Ferrand, et l'affaire s'éteint aussitôt.

À côté de cette carrière scientifique qui s'ouvre pour Blaise Pascal, sa famille est prise dans la tourmente. D'un point de vue intime, premièrement, car Jacqueline, qui s'est rapprochée de Port-Royal et de son confesseur officiel Antoine Singlin, évoque son désir de se faire bonne sœur. Blaise, qui se réjouit d'un tel projet, lui apporte son soutien, mais le père s'y oppose fermement, espérant une autre vie pour sa fille si talentueuse. En raison de ces tensions, Jacqueline se décide à vivre seule et profite de cette solitude. D'un point de vue politique, secondement, l'année 1649 est secouée par la Fronde des parlementaires contre l'autorité royale. Si la famille, conservatrice, reste fidèle au pouvoir, Pascal conservera de cette époque une haine tenace des factieux et de la guerre civile qui est, à ses yeux, « le plus grand des maux »². Après la paix de Rueil du 11 mars 1649, qui met un terme à la Fronde, les Pascal décident de retourner à Clermont jusqu'en novembre 1650. C'est après un ultime retour à Paris que, en septembre 1651, Étienne Pascal meurt. Blaise est affligé par ce deuil. Dans une lettre qu'il envoie aux Périer le 17 octobre 1651, il ne se console que par le secours surnaturel de la

1. Devenu, aujourd'hui, le lycée Louis-le-Grand.

2. *Pensées*, 94-313.

religion : la vie est un sacrifice et la mort est moins une fin qu'un nouveau départ. Ce sont là les enseignements du christianisme, sans lesquels une telle épreuve l'aurait anéanti. À la suite de ce décès, Jacqueline entre au couvent de Port-Royal dès janvier 1652, cède sa part d'héritage à Blaise qui, en contrepartie, lui verse une rente mensuelle grâce à laquelle elle peut vivre sans se soucier de la gestion des biens matériels de la succession. L'accord est favorable aux deux partis.

S'ouvre alors pour Pascal une période mondaine pendant laquelle, en compagnie de son ami d'enfance le duc de Roannez, il va fréquenter les libertins de son temps, se mêler au salon des précieuses de la marquise de Sablé et, notamment, assister aux jeux qui y ont cours. S'il prend intérêt aux divertissements du monde et qu'il se lie d'amitié avec deux habitués qui font sur lui forte impression (le chevalier de Méré et un certain Mitton que l'on retrouvera dans les *Pensées*¹), il ne s'y adonne pas de manière déréglée. Alors qu'il voit ses nouveaux amis se précipiter dans les jeux, Pascal se livre, en retrait, à des observations mathématiques sur la théorie des probabilités, nommée alors « géométrie du hasard » et qui deviendra une discipline à part entière grâce à la correspondance qu'il entretient en 1654 avec Fermat. Le problème qui l'occupe est moins celui de savoir comment gagner une partie, en calculant l'espérance des gains, que de résoudre une difficulté qui peut se poser à des joueurs chevronnés : comment répartir les gains si le jeu en cours devait s'arrêter avant que le nombre de manches prévues ne soit réalisé. Faut-il se fier aux manches déjà remportées, aux probabilités de victoire ou à d'autres variables ? Si le chevalier de Méré l'introduit à ces difficultés, il lui montre aussi, par son exemple, l'idéal de l'honnête homme qui nourrit son siècle. Contrairement au héros, qui brille par ses qualités extraordinaires, ou au spécialiste, qui limite ses vues à un seul domaine, l'honnête homme cultive les vertus de la sociabilité. Toujours poli et aimable, il sait se prêter à toutes les conversations sans accaparer l'attention par un excès d'amour-propre. Vivant et spirituel, il emploie son éloquence à discuter des vaines modes qui agitent le monde dans lequel il veut se faire une place, veillant par conséquent à ne jamais blesser la sensibilité de qui que ce soit. C'est peut-être ce qui a fini par lasser Pascal, qui se retirera du monde à la fin de l'année

1. *Ibid.*, 597-455.

1654 : incapable de trouver un interlocuteur versé dans les sciences, personne ne nourrit sa curiosité de savant dans les salons. Une certaine lassitude semble alors s'insinuer en lui, comme s'il sentait, dans son for intérieur, une disproportion douloureuse entre l'ardeur de ses aspirations et la fadeur des plaisirs que le monde lui offre.

3. L'engagement religieux (1654-1658)

Nous pourrions être surpris de lire, datée du 8 décembre 1654, une lettre de Jacqueline à sa sœur qui lui rapporte que leur frère est dans le plus « grand mépris du monde » et qu'il embrasse désormais les voies de la religion. Pourtant, c'est on ne peut plus exact. Alors qu'il a célébré, le 21 novembre, la Présentation de la Vierge, le sermon de Singlin sur la nécessité d'un engagement sérieux de l'homme pour faire son Salut, dans le mariage ou dans les Ordres, et dont les libertins, pour leur malheur, sont incapables, résonne en lui. Dans la nuit du 23 au 24 novembre, Pascal est saisi d'un ravissement au cours duquel il sent intensément la présence de Dieu qui se révèle à lui. Il écrit, pendant cette *nuit du feu*¹, un *Mémorial* qu'il conservera dorénavant toujours avec lui, cousu dans le revers de sa veste, et dans lequel il confie sa joie d'avoir trouvé le Dieu, non des philosophes, mais d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Afin qu'il mène la vie qui lui permette de se réformer, Singlin, en janvier 1655, l'engage à une retraite chez le duc de Luynes avant de revenir à Port-Royal pour y obtenir une cellule réservée et devenir officiellement un Solitaire². C'est pendant cette année que Pascal rédige un *Abrégé de la vie de Jésus-Christ* qui le confirme dans ses préoccupations religieuses.

En s'installant à Port-Royal, Pascal aurait pu embrasser une existence paisible, rythmée par la prière et la méditation, offrant à son esprit une sérénité propice à sa quête spirituelle et à son corps un mode de vie salutaire pour apaiser ses souffrances physiques. Pourtant, quelles qu'aient été ses intentions premières, le silence de la retraite va laisser place au tumulte des controverses puisque Pascal va s'engager et s'illustrer dans une polémique aux effets retentissants. Pour comprendre

1. C'est le nom qu'on lui donne traditionnellement.

2. C'est ainsi qu'on nomme ceux qui mènent une vie retirée à Port-Royal.

cette implication, il faut être au fait du contexte : Port-Royal est accusé, par les membres de la compagnie de Jésus¹, d'être le terreau du jansénisme, doctrine dont personne ne s'est jamais réclamée, mais qui consiste à soutenir cinq thèses² qui avaient été condamnées par des bulles papales³. Le débat est, à l'origine, théologique : alors que les jésuites croient en la grâce suffisante, c'est-à-dire à l'idée qu'il faut, pour faire son salut, non seulement la grâce, que Dieu accorderait à tous les hommes, mais aussi le libre arbitre (ce qui nécessite donc de faire des bonnes œuvres) ; les jansénistes leur opposent la grâce efficace, selon laquelle la grâce seule, accordée mystérieusement par Dieu à quelques hommes seulement, suffit au Salut. À cette époque, une telle thèse a été hâtivement associée à une doctrine protestante, comme celle de Calvin qui critique vigoureusement l'idée de libre arbitre, et les jansénistes de Port-Royal, comme Arnauld ou Nicole⁴, étaient suspects. Dans ce climat brûlant, c'est un événement anodin qui met le feu aux poudres : le 31 janvier 1655, un prêtre de Saint-Sulpice refuse l'absolution au duc de Liancourt sous prétexte qu'il hébergerait un ami de Port-Royal et qu'il y fait éduquer sa petite-fille. Arnauld, apprenant la nouvelle, écrit deux lettres de réclamation qui vont devenir, pour les jésuites, une opportunité rêvée pour régler leurs comptes. L'affaire s'embrase : les jésuites font habilement remarquer qu'Arnauld soutient des thèses condamnées et, au moment de juger l'affaire, obtiennent qu'ils ne puissent pas se défendre de vive voix, tout en faisant recruter parmi les juges une quarantaine de moines mendiants de leur propre camp. La sentence est sans appel : il est condamné par la Sorbonne et se voit exclu des docteurs. Racine, assistant à cela, écrit à cette occasion : « Il n'y eut jamais de jugement moins juridique »⁵. Cette iniquité avait de quoi révolter et Arnauld pria Pascal en janvier 1656 d'écrire en sa faveur afin que le jugement fût révisé, ou du moins contesté en retournant l'opinion publique en sa faveur. C'est ainsi que naquirent *Les Provinciales*.

1. Appelés « jésuites ».

2. Lesquelles auraient été défendues par Jansenius, dans son *Augustinus*.

3. La bulle *In eminenti*, en 1643, par exemple.

4. Figures essentielles associées au jansénisme en France : Pierre Nicole (1625-1695) et Antoine Arnauld (1612-1694) sont ceux que les controverses vont le plus élabousser.

5. Racine, *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*.

Les Provinciales sont des textes polémiques où Pascal va employer toutes les ressources de son style pour mettre en scène le débat théologique contre les jésuites et prendre fait et cause pour Port-Royal et, bien sûr, Arnauld. Il importe de comprendre que ces textes engagent vraiment leur auteur et que, au-delà de la querelle théorique, c'est la Bastille que risque Pascal si on l'attaque en justice. Malgré les périls auxquels il s'expose, il embrasse la cause avec enthousiasme, de janvier 1656 jusqu'en mars 1657. L'ouvrage, par ses qualités d'écriture et sa force polémique, reçoit un accueil très favorable : pour rallier les gens à sa cause, Pascal choisit de mettre au centre de cet écrit un homme de la province qui, à peine arrivé à Paris, découvre toutes les disputes et demande qu'on les lui explique, voulant s'instruire auprès des autorités compétentes. La position jésuite est méthodiquement détruite, pièce par pièce, et même si l'ouvrage sera mis à l'index par l'Église et brûlé par un arrêt du conseil d'État en 1660, Pascal a la conscience tranquille : il sait que les hommes ne condamnent pas comme Dieu.

Au printemps 1656, alors que Pascal couche sur le papier les premiers textes qui formeront les *Pensées* et qu'il poursuit son œuvre de polémiste avec *Les Provinciales*¹, un nouvel événement va le confirmer dans sa vocation religieuse : le miracle de la sainte-épine. Marguerite Périer, sa nièce, souffre d'une fistule lacrymale depuis 1652 et alors que les médecins de Port-Royal veulent l'opérer par le feu, ce qui risquait de la défigurer à vie, un miracle a lieu la veille de l'opération, le 24 mars 1656. Alors qu'on pose sur la blessure une épine de la couronne du Christ, elle guérit aussitôt. Le zèle de Pascal s'accroît et si le miracle est, à ses yeux, incontestable, sa réception peut laisser certains de ses contemporains dans l'incrédulité. C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre le désir, dans les *Pensées*, de faire une apologie de la religion chrétienne : il s'agit de la défendre contre les attaques indues dont elle serait la victime.

1. De la cinquième à la huitième.

4. Les dernières années (1658-1662)

Au bouillonnement intellectuel succède la maladie. Gilberte résume en ces termes les dernières années de la vie de son frère : « Les quatre années que Dieu lui a données après¹ n'ont été qu'une continuelle langueur »². Les maux décrits par sa sœur sont divers et témoignent d'un état physique alarmant : douleurs dentaires, coliques, violentes céphalées... Déjà faible, il pratique en outre la mortification, portant une ceinture de fer garnie de pointes appliquées à même la chair, afin de se détacher du corps. Il rédige, en ces temps de souffrance, une *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*. Il y accueille humblement la maladie comme une épreuve légitime et se soumet avec une foi profonde aux décrets divins, acceptant tout à la fois sa condition et la volonté de Dieu.

Affaibli, Pascal profite du temps qui lui reste pour réformer son cœur qui n'est pas assez chrétien à son goût. Il sent en lui cette vivacité intellectuelle prompte à la colère pour ceux qui ne le suivent pas, cet amour-propre, ce vain désir d'exceller en toutes matières, ce goût immodéré pour les sciences et il ne voit que trop bien que la concupiscence est l'état naturel du chrétien qui entreprend de changer. Menant désormais une vie ascétique, Pascal se prive de tout : il fait preuve d'une extrême frugalité et quand on lui demande s'il aime le plat qu'on lui sert, il répond « je n'y ai point pris garde »³. Avec ses sœurs, il adopte une attitude qui peut paraître empreinte de dureté, mais qui laisse paraître une douce affection : il les enjoint à ne pas s'attacher à lui car « je ne suis la fin de personne et n'ai de quoi les satisfaire »⁴. Il pressent que sa mort arrive et veut que ses proches se tournent vers Dieu plutôt que vers lui.

Pascal montre aussi, dans ses dernières années, un profond émoi à l'égard des pauvres, dans lesquels il retrouve la sainteté du Christ. Il ne souhaite plus que les aider et les imiter. Alors qu'il met au point une société (le carrosse à cinq sols) en 1662, qui est le premier véritable

1. Ses 30 ans.

2. *Vie de M. Pascal* [44].

3. L'anecdote est de Gilberte Périer, dans la *Vie de M. Pascal* [48]. Nous recommandons chaudement à notre lecteur le visionnage du *Conte d'hiver* de Rohmer qui revient sur cet épisode de la vie de Pascal.

4. *Vie de M. Pascal* [63].

transport en commun de Paris, à un prix accessible à tous et avec des arrêts fixes, il demande une avance sur les bénéfices futurs de l'entreprise pour la reverser intégralement aux miséreux de Blois, qui avaient subi un rude hiver. Les financiers n'y consentent pas, mais cela témoigne des nouvelles préoccupations de Pascal. Quoique malade, il ne laisse pas de se soucier de la détresse des autres, qui lui est insupportable : son testament, si Florin Périer ne l'avait modéré dans ses élans, aurait été entièrement à la faveur des plus démunis, auxquels il cédait tout. Les derniers regrets dont il témoigne sont de ne pas avoir consacré tout son temps aux pauvres, n'ayant pas eu de sa vie assez de bien pour leur en donner, et il se promet à lui-même, s'il se relève de sa maladie, « de n'avoir point d'autre emploi, ni d'autre occupation tout le reste de ma vie que le service des pauvres »¹. Sa dernière volonté est d'être porté à l'hospice des incurables afin de mourir dans la seule compagnie des plus oubliés et souffrants, mais son état est jugé trop critique pour qu'on la lui accorde. Il s'éteint à trente-neuf ans au n° 8 de la rue Neuve-Saint-Étienne-du-Mont² et ses derniers mots sont : « Que Dieu ne m'abandonne jamais ».

1. *Ibid.* [80].

2. Aujourd'hui, le 2 rue Rollin, à Paris.



Les thèses principales de Pascal

1. La condition humaine est paradoxale, déchirée entre la misère et la grandeur.

La misère de l'homme s'impose avec évidence. Notre condition sur cette terre est comparable à celle de naufragés qui ignorent ce qu'ils doivent faire et où ils doivent aller. L'homme, marqué par le péché originel, déchu de sa première nature, se retrouve sur cette terre avec toutes les calamités que sont la concupiscence, la maladie, l'ignorance et même la mort. Son cœur est « creux et plein d'ordure »¹, il assiste impuissant à la mort des autres, attendant que le couperet lui tombe dessus, et sa condition se résume à trois mots : « inconstance, ennui, inquiétude »². Pourtant, malgré tout cela, il est aussi infiniment grand qu'il est misérable car il tire cette grandeur de cette misère même. Si, assurément, on ne peut que déplorer les infirmités de notre condition, l'homme doit aussi voir qu'il est la seule créature capable d'en prendre conscience et, grâce à la pensée, il acquiert une dignité qui le rend supérieur à tout dans l'univers qui, si fort soit-il, ne sait rien de sa force. La nature de l'homme, éclairée par le christianisme, se dévoile à nos yeux comme un infini paradoxe : « c'est être grand que de connaître qu'on est misérable ».³

1. *Pensées*, 139-143.

2. *Ibid.*, 24-127.

3. *Ibid.*, 114-397.

2. L'homme cherche à fuir la vue de cette misère par le divertissement.

Il serait insensé et cruel de condamner l'homme à voir en face, continuellement, sa condition. De toute nécessité, l'homme doit trouver des expédients grâce auxquels il pourra se détourner d'un tel constat. Le divertissement, à ce titre, est un remède auquel nous cédon, non par goût, mais faute de mieux. Il nous permet, le temps où l'on s'occupe, de ne pas être obnubilés par des pensées qui nous affligeraient ou de nous sauver de ce mal terrible qu'est l'ennui où, ne pouvant penser à rien autre chose que nous-mêmes, nous sommes condamnés à méditer sur notre sort. Toutefois, qui croirait atteindre le bonheur par le divertissement commettrait une grave erreur : détourner le regard de notre misère ne la supprime pas et si l'on s'adonne à nos activités aveuglément, jusqu'à en perdre toute lucidité, en pensant que dans la joie fugace qu'il procure une béatitude éternelle nous attend, nous tombons encore plus bas que les bêtes, puisque nous y perdons alors notre seule qualité distinctive : la conscience de notre misère, dont il faut se divertir pour ne pas s'en affliger, mais qu'il ne faut néanmoins pas oublier.

3. La raison est impuissante à fonder toutes les vérités

La raison doit être humiliée dans ses prétentions à juger de tout parfaitement. Bien qu'elle puisse, dans l'ordre de l'esprit, témoigner de la grandeur de l'homme, elle ne doit toutefois pas s'enorgueillir et, à ce titre, doit abandonner ses caprices à régir les ordres qui ne lui appartiennent pas. La faiblesse de la raison est très visible quand on la compare au cœur. La raison, incapable de poser ses propres fondements à chaque fois qu'elle s'attelle à la moindre démonstration, doit obtenir du cœur les principes premiers qu'il sent et qu'elle établira comme des axiomes indémonstrables. La raison a ses splendeurs, mais surtout ses misères et elle doit, si son exercice est bien fait, mener au constat de ses propres limites. Loin de tout lui soumettre, Pascal borne la raison aux disciplines et aux opérations qui lui reviennent.

4. L'imagination est le plus souvent source d'erreurs

Il faut se défier de l'imagination qui sème le trouble dans l'esprit. Elle règne par des débordements tyranniques sur notre âme, car elle confond les ordres : elle mélange ce qui relève du corps avec ce qui relève de l'esprit, fait passer les grandeurs d'établissement pour les grandeurs naturelles, subjugue enfin tout le monde qui ne peut que courber l'échine devant son empire. Les plus sages en sont autant victimes que les plus simplets des esprits : elle a doucement persuadé les philosophes que la nature avait « horreur du vide » et elle fait la crédulité du peuple qui croit à une grandeur réelle quand il voit un homme paré de nobles habits.

5. Il n'y a de bonheur que par Dieu, mais il est caché

Tout homme veut être heureux : ce désir est invincible, mais tout nous en éloigne ici-bas. S'il n'y a de béatitude qu'en Dieu, il ne faut toutefois pas croire que nos efforts, même de bonne volonté, suffisent à chaque fois pour s'élever jusqu'à lui. La transcendance ne se manifeste pas en pleine lumière, tout porte l'empreinte le Dieu, mais rien ne le dévoile clairement. Dieu se rend présent aux cœurs purifiés qui peuvent déceler, sous les apparences, les indices de sa présence. Comme le disait déjà Saint Paul, nous reconnaissons « un Dieu invisible par une nature visible »¹.

1. *Épître aux Romains*, I, 19-20.



PREMIÈRE CLÉ

Vocabulaire

Bon sens

« Le bon sens. Ils sont contraints de dire : vous n'agissez pas de bonne foi, nous ne dormons pas, etc. »¹. Ce fragment témoigne de l'équivocité de cette notion chez Pascal, qu'il peut employer quelquefois de manière positive, mais qu'il identifie avant tout comme le dernier recours d'une raison vaincue, incapable de se maintenir dans ses prétentions, mais qui cherche malgré tout à s'imposer comme une norme absolue de vérité. Chez Pascal, le bon sens n'est en aucun cas l'éclat authentique de l'esprit qui en manifesterait la grandeur, mais ce n'en est en réalité qu'un succédané malheureux qui en trahit la misère et, en dernier recours, qui sauve du ridicule une rationalité souvent tenue en échec.

Cette notion de *bon sens* renvoie à Descartes et à l'*incipit* du *Discours de la méthode*, où il affirmait qu'« il est la chose du monde la mieux partagée », faculté universelle de « bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux ». Pascal, qui donnait à Descartes le sobriquet de « docteur de la raison »², reprend ce terme consacré du lexique cartésien en le vidant de sa signification première : le bon sens n'est plus un principe de méthode, mais un reste aussi captieux que dérisoire qui se donne l'apparence de la plus haute rationalité, sans l'avoir néanmoins. Là où Descartes voyait dans le bon sens la garantie d'une sagesse universelle, Pascal n'y voit qu'une faible arme rhétorique, réduite à souligner l'évidence lorsqu'elle ne peut rien démontrer, cherchant à convaincre en se passant de l'appui pourtant nécessaire de la preuve. Toutefois, il ne faut pas s'y méprendre, car le bon sens a aussi un certain rôle à jouer. Si dans le domaine de la rationalité il dissimule les infirmités de nos capacités de connaître ; dans le domaine de l'interprétation des Écritures, par exemple, il désigne cette cohérence élémentaire qui interdit l'absurde. Ainsi, à propos des prophètes, Pascal soutient qu'« ils avaient assurément trop de bon sens »³ pour écrire de manière incohérente des inepties. Le bon sens sert alors de règle herméneutique, c'est-à-dire d'exigence minimale de rationalité dans la compréhension

1. *Pensées*, 52-388.

2. Contrairement à saint Augustin, qui est le docteur de la grâce.

3. *Pensées*, 257-684.

des textes sacrés. En outre, dans le cadre de la vie mondaine, le bon sens joue un rôle majeur dans l'idéal classique de l'honnête homme et des comportements valorisés dans les salons. Certaines pratiques ridicules, écrit Pascal, sont « si contraires au bon sens, si opposées à l'honnêteté, et si éloignées en toutes manières de ce bon air »¹ que même ceux qui voudraient corrompre les autres seraient, par leur simple ridicule, plus capables de les ramener au droit chemin. Ici, le bon sens apparaît comme une sorte de rectitude spontanée, un instinct de convenance qui permet d'éviter les excès et de maintenir un minimum d'équilibre dans la société que nous fréquentons. Enfin, c'est surtout dans son rapport à la raison orgueilleuse que le bon sens prend tout son relief. Quand la raison superbe se heurte à ses limites, quand elle ne peut ni démontrer, ni soumettre, il ne lui reste qu'à dire des évidences, à se réfugier dans ce langage modeste qui ne convainc personne mais qui lui évite le silence, par lequel elle confesse malgré elle ses insuffisances. Ce que Descartes élevait en principe, Pascal l'abaisse en simple pis-aller.

Ainsi, le bon sens n'est pas exclusivement méprisable car il a une fonction pratique, sauve du non-sens et préserve l'honnêteté en société. Toutefois, il est insuffisant en lui-même car il n'est ni science, ni sagesse véritable. Il faut le prendre pour ce qu'il est, le signe manifeste de l'humiliation de la raison qui, par contraste, met en lumière la nécessité d'une autre source de vérité – celle du cœur et de la grâce.

Cœur

Dans un premier sens, très classique, le cœur désigne, chez Pascal, la faculté par laquelle nous aimons Dieu. Il est, à ce titre, l'organe par lequel nous recevons le don de la foi et devenons capables de charité : « Ceux à qui Dieu a donné la religion par sentiment de cœur sont bienheureux »². Pourtant, Pascal, conformément aux Écritures, va donner à ce terme une plus large extension et va désigner par le cœur le siège de toute notre spiritualité, faisant de lui une faculté

1. *Ibid.*, 427-194.

2. *Ibid.*, 110-282.

d'amour, mais aussi de connaissance. Ainsi, pour Pascal, le cœur est à l'ordre de la charité ce que la raison est à l'ordre de l'esprit : si, dans l'ordre surnaturel, le cœur nous donne à aimer et connaître Dieu ; dans l'ordre naturel, il sert à fonder les principes de toutes nos démonstrations, que la raison ne sait ni définir ni prouver. En effet, lorsque nous raisonnons, nous avons besoin de prémisses, c'est-à-dire d'affirmations premières et indémontrables : une conclusion ne peut se fonder que sur une proposition qui n'est pas elle-même conclue d'une autre, faute de quoi nous devrions régresser à l'infini et toujours poser les fondements de notre réflexion. Le cœur pallie ainsi les lacunes de la raison : il lui apporte le sentiment de la certitude concernant les principes qu'elle emploie et qu'elle ne saurait démontrer. Pascal l'exprime ainsi : « Par le cœur [...] nous connaissons les premiers principes »¹. Les premières notions, que la raison échoue à définir malgré leur pleine évidence, parce qu'elles sont au fondement de toute démonstration, sont des « termes primitifs »² connus par le cœur : « espace, temps, mouvement, nombre, égalité »³, nous connaissons tous ces principes avant l'exercice de la raison, grâce au cœur qui jette sur eux une pleine lumière. Ainsi, il est intéressant de remarquer que, chez Pascal, le cœur s'applique à des objets qui ne sont pas nécessairement aimés : il s'agit, avant tout, de désigner par le cœur l'appartenance de l'homme à un ordre transcendant et de souligner les limites de la raison, qui doit s'appuyer sur autre chose qu'elle-même pour faire ses opérations. C'est aussi le cœur qui nous sauve du pyrrhonisme puisque cette philosophie exige des preuves rationnelles de ce que nous sentons par le cœur seulement, démarche absurde s'il en est : nous sentons « qu'il y a trois dimensions dans l'espace et que les nombres sont infinis »⁴ quand bien même la raison serait inapte à le prouver et cette vérité, issue du cœur, est absolue.

1. *Ibid.*, 110-282.

2. *De l'esprit géométrique* [20].

3. *Ibid.* [25].

4. *Pensées*, 110-282.

Concupiscence

La concupiscence est, dans la théologie chrétienne, le désir de l'âme par lequel nous nous détournons de Dieu pour lui préférer un bien terrestre. Pascal remarque que, ici-bas, la concupiscence est partout, quelles que soient nos actions : « Nous sommes pleins de concupiscence, donc nous sommes pleins de mal, donc nous devons nous haïr nous-mêmes »¹ car les attraits pour les choses terrestres, corrompus par notre orgueil, participent à notre délectation pour le mal. Les saints eux-mêmes ne sont pas exempts des tentations issues de la concupiscence² et la lecture de saint Augustin nous rappelle combien de temps elle a pu le retenir. La concupiscence est, chez Pascal, la marque de notre seconde nature, déchue et portant en elle les stigmates du péché originel : « La concupiscence nous est devenue naturelle »³, non qu'elle l'ait toujours été, mais qu'elle s'est installée comme une tendance dont on ne se délivre pas aisément. Il y a, en nous, des restes de cette première nature divine, mais, dans ce combat incessant avec la concupiscence, seule l'intervention de Dieu, par sa grâce, est susceptible de changer notre cœur. La concupiscence est d'autant plus forte qu'elle prend plusieurs formes et qu'elle corrompt toutes les parties de l'homme. On distingue, en elle :

- La *libido sentiendi*, qui est la volupté du corps ;
- La *libido sciendi*, qui est la curiosité de l'esprit ;
- La *libido dominandi*, qui est l'orgueil de la volonté.

La tâche du chrétien est donc de lui résister et de lui préférer, toujours, l'attache à Dieu car c'est pour notre malheur que la concupiscence nous éloigne de lui.

Coutume

« La coutume est une seconde nature qui détruit la première »⁴ écrit Pascal, et son empire sur les hommes est absolu. Il suffit de voir les conséquences qu'elle entraîne pour mesurer son pouvoir :

1. *Ibid.*, 618-479.

2. *Les Provinciales*, 4.

3. *Pensées*, 616-660.

4. *Ibid.*, 126-93.

elle nous fait croire à la puissance des rois¹, opter pour un métier², adopter une religion³, aimer nos parents⁴ et tant d'autres choses encore. Cela va si loin que, comme le constate Pascal, elle « peut tout »⁵ et il ne semble pas que l'homme puisse opposer quoi que ce soit à cette reine du monde. Pourtant, malgré l'influence qu'elle exerce sur nous, la coutume n'est fondée sur rien et les illusions qu'elle propage, fortifiées par l'imagination et l'habitude, ne sont ni rationnelles, ni fondées en nature. Nous inclinons à croire que les coutumes, en raison même de leur histoire, ont toujours été pratiquées et qu'elles appartiennent à la nature humaine, mais c'est une erreur : les coutumes ne durent que le temps de leur pratique. En réalité, peut-être n'y a-t-il même pas de nature humaine indépendante des coutumes et ce que nous appelons nature n'est probablement qu'une première coutume, plus ancestrale que celle qui est actuellement en vigueur. Grâce à ce concept de coutume, Pascal adopte une position sceptique qui jette le doute sur l'idée d'une nature permanente et inaltérable de l'homme, laquelle est résolument indémontrable. Si Pascal nous invite, là-dessus, à être lucide, il ne préconise toutefois pas de renverser les coutumes : mieux vaut s'y conformer que les abolir puisque, de toutes façons, à une coutume qui disparaît en succède une autre tout aussi arbitraire et trompeuse que la précédente.

Délectation

La délectation est un attrait qui motive la volonté à agir grâce au plaisir qu'elle promet. Citant saint Augustin, Pascal écrit : « c'est une nécessité que nous opérions selon ce qui nous délecte davantage »⁶. En ce sens, la délectation est le motif par lequel nous agissons et ce dernier peut être bon comme mauvais. En ce sens, selon Pascal, il y a deux délectations antagonistes : la mauvaise, qui s'attache à la chair, nous conduit au péché et nous rend esclaves ; à l'opposé, la

1. *Ibid.*, 25-38.

2. *Ibid.*, 634-97.

3. *Ibid.*, 193-98.

4. *Ibid.*, 126-93.

5. *Ibid.*, 577-234.

6. Pascal, *Écrits sur la grâce* [37].